

L'honorable M. POIRIER: Messieurs les sénateurs, on a dit—et très bien dit—beaucoup de choses sur les qualités de l'esprit de sir Wilfrid Laurier. Qu'il me soit permis d'ajouter quelques mots concernant les qualités de son cœur. Celles-ci sont les plus grandes, les plus nobles et les meilleures. Napoléon, pendant qu'il était prisonnier à Sainte-Hélène, méditait sur la renommée et ce qu'elle a de vain. Il se demandait pourquoi les grands hommes apparaissent depuis le commencement du monde—comme ces guerriers portant respectivement les noms d'Alexandre, de César, de Charlemagne, y compris lui-même (Napoléon); aussi comme ces philosophes tels que Platon, Descartes; ou comme ces poètes tels que Homère, Dante, Corneille; ou comme ces savants tels que Galilée, Roger Bacon—furent tous simplement admirés; mais qu'un seul est resté aimé après sa mort par tous les hommes, et dans tous les temps—c'est-à-dire Jésus de Nazareth en qui Napoléon, comme nous-mêmes, croyait? Et Napoléon était arrivé à cette conclusion que Jésus—abstraction faite de sa divinité, est ainsi aimé parce que c'est lui qui a le plus aimé les hommes; parce que l'amour est plus précieuse que le génie; le sacrifice de sa vie pour le salut du monde a une influence plus puissante que celle exercée par les conquêtes des guerriers. Sans vouloir faire des comparaisons irrévérencieuses, et voulant limiter mes remarques à ce qui est strictement humain, permettez-moi de dire que, dans sir Wilfrid Laurier, les qualités du cœur surpassaient même celles de l'esprit, et que le spectacle de voir défiler en procession interminable presque toute la population de la cité d'Ottawa devant les restes mortels de sir Wilfrid Laurier déposés, ici, dans notre bâtisse parlementaire, et aussi de voir toute la nation canadienne déplorer avec un profond sentiment de regret la mort de cet homme d'Etat, est moins dû au fait que cet homme d'Etat a gouverné le pays pendant quinze ans aussi bien qu'il a pu le faire, qu'à cet autre fait qu'en toute chose, à toutes les périodes de sa carrière publique et privée, il aima son pays et ses compatriotes avec toute la sincérité et toute la loyauté de son cœur de bon Canadien—et en cela, ajouterai-je, il ressembla à un autre Canadien illustre, à sir John Macdonald.

J'aime à associer les noms de ces deux hommes, parce qu'ils furent, tous deux, de grands et de bons hommes. J'eus l'avantage de les connaître tous deux avec un certain degré d'intimité. Je conserve respectueusement et pieusement le souvenir de la dernière invitation que je reçus pour as-

sister à un dîner public offert par sir John A. Macdonald à Earnscliffe, et contremandé pour cause de maladie.

J'étais à Ottawa lorsque sir Wilfrid Laurier fit ici sa première entrée dans l'arène politique, et j'ai avec attention suivi de l'œil la carrière politique de ces deux hommes et si ma préférence—provenant, peut-être, de ma gratitude, fut donnée à sir John A. Macdonald, mon admiration pour l'un et l'autre fut égale.

Les conducteurs d'hommes doivent aimer ceux qu'ils conduisent. Les chefs donnent leur cœur pour attirer à eux les cœurs des autres hommes. Sir Wilfrid Laurier, comme on le dit en français "avait le cœur sur la main, et la main toujours ouverte". Plus d'un indigent, à Ottawa, pourrait le dire, aujourd'hui. Pour ne citer qu'un exemple: durant une froide nuit d'hiver, près du canal Rideau, un ami le rencontra, et il le vit portant un paquet sous son bras. "Que faites-vous donc, ici", dit l'ami; "êtes-vous perdu?"—La réponse fut: "Non, j'ai affaire ici". Cette affaire, messieurs les sénateurs, avait pour objet de porter des vêtements chauds à un certain pauvre qu'il connaissait, et pour que personne, chez lui, n'eût connaissance de son acte, il porta lui-même le paquet à sa destination. De semblables traits ont été attribués à sir John A. Macdonald. Je pourrais aussi vous citer les noms de musiciens, de peintres, de chantres, d'artistes, pouvant vous dire avec des larmes aux yeux que, dans des moments critiques de leur carrière artistique, ils reçurent de sir Wilfrid Laurier et de lady Laurier—dont le nom de celle-ci figurera dans l'histoire à côté de celui de sir Wilfrid Laurier—ils reçurent, dis-je, une assistance pécuniaire et une protection sans lesquelles ils n'auraient pas été capables de poursuivre leurs études.

Messieurs les sénateurs, que les noms de ces deux grands et bons hommes—sir Wilfrid Laurier et sir John A. Macdonald—soient considérés par tous les Canadiens comme un exemple d'union et de tolérance. L'un d'eux était d'origine anglo-écossaise; l'autre d'origine française. L'un était un catholique; l'autre un protestant. Tous deux possédaient un esprit large, un grand cœur de chrétien. Tous deux servirent avantageusement leur pays, et, hélas! ils sont tous deux disparus au delà de l'horizon; mais tous deux restent enchâssés dans l'admiration de leurs compatriotes; leur mémoire est restée dans les cœurs de toute la nation, et ils sont maintenant jugés par Celui dont les anges demandent l'union de tous les hommes de bonne volonté; par